Document généré le 18 avr. 2024 03:25

Jeu
Revue de théâtre

« Savannah Bay »

Stéphane Lépine

Numéro 49, 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/26549ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (1988). Compte rendu de [« Savannah Bay »]. *Jeu*, (49), 213–214.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

d'Almaviva est amplement souligné, puisque c'est le ressort dramatique du texte, ainsi que la vénalité des charges, les prétentions diplomatiques et le pouvoir militaire d'Almaviva, on a par ailleurs choisi de couper la scène du procès au troisième acte, rendant ainsi la compréhension de la pièce plus difficile, tout en passant sous silence un des éléments qui auraient pu jeter un autre éclairage sur la politique dans la pièce. On aurait pourtant pu traiter cette question comme celle de la critique féministe de Marceline (Catherine Bégin), qui reste à l'état d'ébauche dans la production de la N.C.T. comme elle l'était dans la pièce de Beaumarchais.

Cette production du *Mariage de Figaro*, malgré un beau décor de François Séguin et la qualité du jeu des rôles secondaires, déçoit dans la mesure où l'on n'a pas su choisir entre deux interprétations différentes, voire incompatibles. Que la pièce soit un monument comique ou un texte prérévolutionnaire n'est pas la question en soi; le spectateur est en droit d'attendre une cohérence de l'interprétation — qui fait ici défaut.

benoît melançon

«savannah bay»

Texte de Marguerite Duras. Mise en scène: Roland Laroche; costumes: François Barbeau. Avec Yvette Brind'Amour (Madeleine) et Diane Lavallée (la jeune femme). Production de la Maison Trestler, présentée les 17 et 19 novembre 1988.

«presque jamais rien n'est joué au théâtre...»

Savannah Bay explore la mémoire d'une comédienne qui a nourri l'un de ses rôles d'événements de sa vie (fulgurants, prégnants) et qui, aujourd'hui, en présence d'une jeune femme qui lui demande de «redire l'histoire», cherche le chemin pour se perdre dans le labyrinthe des souvenirs et explore à tâtons les frontières indistinctes qui séparent la scène et la «vraie» vie. Il y a eu une scène capitale que sa mémoire refoule et que Madeleine va donc chercher à rappeler, en présence d'une jeune femme qui porte inscrit dans sa chair tout un pan de cette mémoire.

Pièce-puzzle qui se cherche (en partie du moins) en se jouant, *Savannah Bay* est aussi une oeuvre qui invente sa propre forme. Comme *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett, ce texte de Marguerite Duras est habité par la présence de la comédienne Madeleine Renaud, qui lui a insufflé bien plus que sa voix. Duras a esquissé un mouvement vers la comédienne et écrit un texte qui est une forme de cadeau; en retour, Madeleine Renaud a fait sien le personnage jusqu'à lui prêter son nom, peut-être même sa propre mémoire.

Ce texte n'avait jamais été porté à la scène au Québec. Il pose, il est vrai, d'énormes problèmes de lecture et d'interprétation. Dans *Savannah Bay*, comme dans beaucoup de textes de Marguerite Duras, l'écriture elle-même est un élément à proprement parler dramatique. Et faire entendre l'écriture, écouter la source d'où cette écriture a été émise, et retransmettre au-delà du sens et

des phrases les vibrations qui sont la matière même de l'écriture, tout ce travail de transposition est assez peu fait au théâtre : à la fois on ne fait pas entendre le texte, et on le joue «pléonastiquement» en l'enfouissant dans du sentiment ou du sens, démarche qui exclut la pluralité des sens. En même temps, ce portrait mnémonique d'une comédienne se contenterait, il me semble, de la mise en place d'un dispositif d'écoute et de captation de la parole.

Yvette Brind'Amour (qui demeure à mes yeux l'interprète québécoise idéale de ce rôle) a joué *Savannah Bay*, presque secrètement, dans un lieu non théâtral, avec l'espoir sans doute de trouver un producteur, mais la rencontre avec le rôle n'a pas vraiment eu lieu.

L'inanité de la mise en scène et la nullité de l'interprétation de Diane Lavallée ont donné à ce duo monologué (car les deux voix en viennent à se fondre) les allures d'un duel, dans lequel le personnage de la jeune femme, plutôt que de s'absenter et de glisser progressivement dans la voix de l'autre, cherchait à dialoguer, à imposer quelque chose d'aussi inconcevable qu'un débat. L'échec de la représentation résidait beaucoup dans ce que Diane Lavallée a fait de sa présence : il y avait chez elle, de façon non systématique mais largement présente (et combien pesante), un manque d'humilité à l'égard du personnage de Madeleine et donc du texte, une façon gênante de vouloir parler plus fort que Madeleine (réellement et symboliquement, si je puis dire), à un point tel que celle qui était au départ le déclencheur de la mémoire de l'autre annihilait toute possibilité de parole. Jouée de cette façon, la jeune femme devenait une présence qui refrénait plutôt que de laisser venir.

Heureusement le texte résistait, et le plus beau de cette représentation hors-circuit (qui ne profitait malheureusement pas assez de cet espace de jeu atypique) se trouvait dans ces moments tout simples où, dans un dispositif réduit, Yvette Brind'Amour et son personnage, au gré des mots, des sensations, des associations libres, parvenaient à s'abandonner à cette mémoire longtemps tenue dans l'oubli.

Il va de soi que je ne reproche pas à Yvette Brind'Amour de n'avoir été là, pleinement, que par moments; une présence réelle à ce personnage était impossible dans les circonstances (entendez : avec ce metteur en scène et avec l'actrice qui lui donnait la réplique). Mais je lui reproche d'avoir fui le rôle, d'avoir contourné l'abîme qu'il constitue, d'avoir fait semblant. En voyant cette production de *Savannah Bay*, on ne pouvait finalement que donner raison au personnage de Madeleine, qui déclare : «Mais il faut bien que je le dise une fois, presque jamais rien n'est joué au théâtre... tout est toujours comme si... comme si c'était possible...»

stéphane lépine